

Extrait, *Saara*

Dans une société en pleine mutation, où la survie est de mise, Jid le mendiant croise le chemin de Saara, qui va l'aider à faire son chemin...

Ma mère, elle, est sourde, vraiment sourde, mais elle sait quand je lui parle et elle me regarde avec des yeux qui embrassent plus fort que tous les bras, et je lis même comme un éclair dans ses prunelles éteintes, un mot sur ses lèvres aphones, et une musique dans ses gestes maladroits.

Ma mère connaît bien Saara. Elle m'emmenait devant sa maison quand j'étais encore tout petit et Saar sortait quand elle entendait les bruits de son écuelle et parfois mes appels à moi, elle avait toujours un repas pour nous deux et aussi quelques sous, elle nous invitait à rentrer mais maman refusait, nous mangions dans la rue et essuyions bien le plat avant de le rendre, Saara me demandait d'être gentil et obéissant avec ma mère, je lui promettais tout, à l'époque où je parlais.

Quand le soleil est là bien planté juste au-dessus de nos têtes et que les gens se terrent dans leurs foyers pour ne pas brûler, pour que leurs cerveaux n'éclatent pas et qu'ils deviennent fous ; quand même l'asphalte des rues est brûlant, et que les mendiants fuient les trottoirs surchauffés, je vais souvent chez Saara. Saara c'est mon repos, c'est mon abreuvoir, c'est mon refuge contre les morsures de la cité.

Chez elle ne suis jamais de trop, elle possède une grande maison, avec une grande cour où au centre trône un beau palmier à l'ombre duquel je m'assois. Saara vient me parler, elle me tient la main, elle m'appelle « mon petit ami », c'est comme si elle soupçonnait que je n'étais pas sourd et muet, moi je lui manifeste mon amitié par un geste de danse, et cela la fait rire, et moi, je suis content de lire la gaieté dans ses yeux et de voir s'agiter son corps majestueux. (p. 78-79)

Saara, © Éditions Elyzad, 2022, 201p.